

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 108 (1963)
Heft: 9

Artikel: De quelques notions "spécifiquement modernes"
Autor: Rickli, D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343169>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'histoire des années d'après-guerre a donc commencé par une remise en état de l'industrie aéronautique française; une production très évoluée s'est développée ensuite, à laquelle s'est ajoutée la mise au point d'armements à base de fusées et de roquettes; elle a débouché, enfin, sur l'exploration continue de l'espace circum-terrestre et extra-terrestre par fusées, dont l'ultime étape sera le lancement de satellites. Cette dernière phase a débuté. Elle seule représente un vaste et nouveau chapitre.

J. PERRET-GENTIL.

De quelques notions « spécifiquement modernes »

Dans notre dernier article, consacré à quelques succès tactiques d'Alexandre le Grand¹, nous avons cru bon d'insister sur la quasi-pérennité de ces procédés de combat.

Nous n'avions pas craint d'affirmer d'autre part que tels principes, apparemment modernes parce que postérieurs à l'invention de la poudre et à l'emploi massif des armes à feu de tous calibres, n'étaient point inconnus des Anciens.

Prétendre qu'ils furent systématiquement appliqués lors des époques mêlées de l'Antiquité, n'est évidemment pas dans nos intentions. Mais aux frontières du paradoxal et de l'invraisemblable, s'étend un *no man's land*, où il peut être profitable de s'aventurer parfois.

Il s'agissait en l'occurrence des notions suivantes: appui de feu, feu et mouvement, action par le feu. Le mot « feu » évoque un univers cataclysmique désormais si précis, que la formule devient image, perdant ainsi tout ou partie de sa

¹ Cf. *RMS* de mai 1963, p. 237 à 244.

signification première. Que recherche-t-on par l'application d'un feu?: la neutralisation, la destruction, l'anéantissement de l'adversaire et de ses installations... à distance. Lorsque nous disons « feu », nous pensons aussitôt « explosif », conventionnel ou nucléaire, qui permet d'obtenir ces résultats en des délais extrêmement brefs; résultats d'ailleurs aussi spectaculaires que terrifiants. Prenons néanmoins conscience, si besoin est, que la nécessité de neutraliser, de détruire ou d'anéantir à distance, préexiste au « feu », *moyen* commode et non principe directeur. En fait, les Anciens apportaient à ce problème... nos solutions. Seule la rusticité de leurs projectiles, dont la relative inefficacité au but ne peut que scandaliser le spécialiste, nous incite à rejeter leurs procédés comme manifestation étrangères aux nôtres.

Mais en refusant de nous laisser abuser par les mots, ou les apparences, nous parviendrons tout naturellement à cette conclusion, banale en soi, que, si « le feu est tout », il n'est rien sans le support d'une trajectoire; et que, mus par l'idée fixe d'abattre un vis-à-vis hostile sans en venir derechef aux mains, nous pouvons placer sur cette trajectoire le caillou de David ou la fusée sol-sol dernier cri.

La technique d'utilisation des trajectoires peut donc varier, se perfectionner, un passe-temps vieux comme l'humanité devenir science et porter désormais le nom pompeux de « balistique », l'idée de manœuvre, le principe directeur ne s'en trouveront pas essentiellement transformés.

Au cours de la présente étude, le paradoxe resurgira, il est vrai, chaque fois que les « actions par le feu » se limiteront à une volée de flèches ou à une grêle de pierres. Aussi serait-il peut-être plus simple, plus exact, de parler alors d'actions par *projectiles*. Mais le lecteur, pensons-nous, saura se garder d'une interprétation trop étroite et rétablira de lui-même un juste équilibre entre la formule littérale et ce qu'elle doit exprimer de plus général.

Loin de nous la prétention de « faire le tour du problème », de présenter une « étude exhaustive ». Quelques exemples révè-

lateurs suffiront sans doute à rendre nos affirmations moins gratuites. Fidèle à Arrien, nous lui emprunterons deux épisodes et demanderons à César de nous fournir la matière d'un troisième.

1. FEU DE SOUTIEN — FEU ET MOUVEMENT

On se souvient peut-être qu'en 329 av. J.-C., Alexandre le Grand, aux prises avec une révolte au sud de Tanaïs¹, n'a pu encore s'aventurer au-delà de l'Indus, mais doit réduire une à une les places fortes des insurgés.

Gaza², cité rebelle, dont la fragile enceinte de terre battue invite le Macédonien à faire l'économie d'un siège, se verra enlevée d'un seul élan, par la combinaison classique du « feu et du mouvement »: « *En même temps que l'infanterie se lançait à l'attaque*, les frondeurs, les archers et les lanceurs de javelots tiraillaient sur les défenseurs, et les machines lançaient leurs projectiles (bélè); si bien que cette nuée de traits fit place nette sur le rempart, permettant aux assaillants de dresser promptement leurs échelles et de monter à l'assaut. » (Ar. An. IV/II — Firmin-Didot, 1877).

Si nous soulignons à dessein le début de la citation: « Homou tèi éphodôi tòn pézôn = En même temps que l'assaut des fantassins... », c'est que toute autre forme de commentaire nous paraît superflue. L'historien ne décrit-il pas sans équivoque deux actions parfaitement synchronisées: la progression de l'infanterie d'une part, le tir d'appui des armes légères (frondes, arcs, javelots) et des armes lourdes (machines) d'autre part?

Nous croyons donc pouvoir relever ici le caractère décidément moderne d'une manœuvre exécutée, délibérément, il

¹ Tanaïs ou Iaxartès (Syr Daria). Se jette dans le Lac Oxien (Mer d'Aral). Frontière entre l'empire d'Alexandre et les Scythes asiatiques. Troublante constatation: les Anciens appelaient « Tanaïs » le Don. Mais Herodote semble commettre la même « erreur » qu'Arrien et nomme « Tanaïs » un fleuve très semblable au Syr Daria.

² Gaza, ville de Sogdiane (Ouzbekistan) située non loin de Cyropolis et d'Alexandrie Eschata (Leninabad).

y a près de 2300 ans. Vouloir « faire la part du hasard », contester au stratège la paternité de cette décision, serait certes aller à l'encontre de la logique, de la vérité historique.

II. FEUX DE HARCÈLEMENT ET DE NEUTRALISATION

Ayant, momentanément, écrasé la révolte, Alexandre se tourne alors contre les Scythes¹. Ceux-ci, venus se concentrer sur la rive nord du Tanaïs (Iaxartès), dans l'évidente intention de le franchir en cas de succès de la rébellion, ne semblent en effet guère disposés à se disperser, malgré la ruine de leurs belliqueux projets. Ils manifestent tout au contraire leur hostilité par des volées de flèches ou d'insultants défis.

Une telle outrecuidance ne peut que déplaire au jeune prince et l'emplir d'une légitime inquiétude pour la sécurité d'Alexandrie Eschata, récemment édifiée au bord du fleuve.

Sa décision est bientôt prise : passer le cours d'eau de vive force... et ôter pour toujours aux Scythes le goût de le narguer, de le ridiculiser, « comme autrefois Darios père de Xerxès » ou de passer aux actes, dès qu'il aurait quitté la région.

Alexandre n'envisage pas un franchissement nocturne, procédé qui, sur le Danube, lui réussit pourtant admirablement, ni ne s'attend à un combat diurne de grande envergure, comparable, par exemple, au forçement du Granique, où l'on se battit d'emblée au corps à corps, dans le lit même de la rivière ; largeur et profondeur du Tanaïs, assez importantes pour que l'on doive, une fois de plus, recourir aux peaux² bourrées de foin, interdisent *a priori* une telle forme de combat.

Deux raisons, en apparence contradictoires, peuvent expliquer le rejet, par le Macédonien, d'un franchissement par surprise, à la faveur de l'obscurité :

¹ Scythes : peuple barbare de la steppe.

² Cf. *RMS* mai 1963, p. 238.

1. *Une prudence réaliste*

La très grande mobilité des cavaliers scythes, infatigables et constamment sur leurs gardes, rendait illusoire la réussite d'un tel débarquement.

2. *Conscience de sa supériorité*

Excellents cavaliers, remarquables archers, les Scythes ne représentaient pas pour autant une masse de manœuvre si considérable que des troupes aguerries ne pussent en venir à bout, sans plus d'atermoiements.

Mais quelle que fût la solution adoptée, il fallait, pour les réduire, aller à eux par-dessus l'obstacle naturel. La phase critique du franchissement et de la mise à terre demeurait donc la préoccupation majeure du jeune chef.

La Conduite des troupes (§ 612) déclare: « Coïncidant avec le début du passage ou quelques instants après, se déclenche le feu de l'artillerie, des lance-mines et, le cas échéant, d'autres armes lourdes. Ce feu encage la tête de pont pour mettre en échec d'éventuelles contre-attaques, en couvre les flancs ou s'applique sur les centres de résistance connus... ».

Voici comment Arrien décrit le passage du Tanaïs: « Alors que les peaux étaient prêtes pour le franchissement et que les troupes se tenaient en armes au bord du fleuve, les machines, au signal convenu, entrèrent en action contre les Scythes, qui chevauchaient sur la rive opposée. Quelques-uns furent blessés. L'un d'entre eux, son bouclier et sa cuirasse percés de part en part, tomba mort de cheval. Frappés d'épouvante (...) ,les autres se tinrent dès lors à distance respectueuse.»

Alexandre en profite pour passer l'eau en tête de l'armée.

« Ayant fait traverser d'abord les archers et les frondeurs, il leur commande de harceler les Scythes, aussi longtemps que toute la cavalerie n'aurait pas rejoint, afin qu'ils ne s'approchent point de la phalange à sa sortie du fleuve. » Bien entendu, les Scythes seront vaincus et se soumettront.

L'instant du déclenchement mis à part, les missions dévolues aux machines, aux archers et aux frondeurs ne sont-elles pas conformes aux directives de la *Conduite des troupes*, qui précise d'ailleurs au § 610: «Le chef décide si le franchissement doit être *précédé* d'un tir sur les positions adverses.» ? Serait-ce enfin par trop solliciter le texte que d'assimiler l'intervention des balistes, en lever de rideau, à celle d'une base de feu véritable, et l'engagement des archers et des frondeurs, au début de la seconde phase, à celui d'un échelon de feu, porté, volontairement, très en avant? Toutes choses étant égales, nous ne le croyons pas.

On s'imagine parfois, à tort, que le rôle de l'artillerie antique se bornait à battre en brèche, lors des sièges, tours et remparts. Notons donc au passage que devant Gaza comme sur les bords du Tanaïs, les machines agissent contre des buts vivants.

Signalons également la mission de déception confiée aux artilleurs, pendant le siège de Cyropolis, autre cité rebelle et objectif plus coriace que Gaza: tandis qu'un élément de choc pénètre dans la ville en suivant le lit desséché d'un torrent, les catapultes tiennent le défenseur en haleine par un intense bombardement. Lorsque les barbares prendront conscience du danger, il sera trop tard.

Ainsi, l'importance de la *diversion par le feu* ne semble pas non plus avoir échappé aux Anciens.

III. APPUI DE FEU NAVAL

Une abondante littérature nous a familiarisés avec les opérations amphibies conduites par les Alliés, de 1942 à 1945. Le débarquement du 6 juin 1944 sur les côtes normandes, l'extraordinaire appui de feu naval et aérien dont il bénéficia, demeurent à juste titre dans toutes les mémoires.

On sait peut-être moins qu'en août 55 av. JC., César tentait, en sens inverse, une modeste expédition, qu'il relate au livre IV, chapitres XX - XXXVI, de ses *Commentaires*

sur la guerre des Gaules, et justifie à peu près en ces termes : — Dans toutes les campagnes menées précédemment contre des peuples gaulois, les Bretons ¹ n'ont pas ménagé leur appui aux ennemis de Rome. — Lorsqu'il minimise plus loin l'importance de cette première tentative (une seconde aura lieu en 54), allant jusqu'à la présenter comme une simple reconnaissance en force, sous prétexte que la saison, déjà fort avancée, compromettrait de plus ambitieux projets, ce n'est pas sans quelque arrière-pensée. Souvenons-nous que cet habile politique écrit surtout *pro domo* et n'hésitera jamais à travestir le demi-échec d'une entreprise mal préparée en succès très encourageant d'une manœuvre à objectif limité. Quoi qu'il en soit de ses victoires... et de ses intentions réelles, il repassera le détroit en septembre déjà ! Mais n'anticipons pas.

Pour franchir le Pas de Calais, César dispose de 80 transports, basés probablement à Boulogne et réservés à l'infanterie (7^e et 10^e légions), de 18 autres, retenus par des vents contraires 10 km plus au nord, sans doute à Ambleteuse, assignés à la cavalerie ; à ces navires s'ajoute un nombre indéterminé de croiseurs. Aucun d'eux, est-il besoin de le préciser ? n'est conçu pour évoluer en eaux peu profondes. Ni les chefs ni la troupe n'ont une quelconque expérience du combat amphibie.

La flotte appareille entre 2400 et 0200, peut-être dans la nuit du 26 au 27 août. Objectif : droit devant et selon l'inspiration du moment. C'est si vrai que le chef prend sa décision et donne son ordre à quelques encablures des côtes ennemies seulement. Faisant fi de l'approche indirecte, le convoi se trouve alors en vue des falaises de Douvres, où l'attendaient logiquement les Bretons.

L'aspect peu engageant du littoral paraît surprendre désagréablement le gouverneur des Gaules ; il met en panne, regroupe ses transports, réunit ses officiers pour leur préciser

¹ Bretons : habitants de l'Angleterre (Bretagne).

enfin ses intentions, puis, le vent et la marée daignant se montrer favorables, longe la côte à la recherche de lieux plus propices à un débarquement. On découvre la plage¹ idéale, quelques kilomètres au nord-est.

Peu de temps auparavant, sur l'ordre de César, le tribun Volusenus avait pourtant reconnu les côtes « anglaises ». Louable précaution dont il n'est guère tenu compte: on tâtonne et l'on improvise. Les servitudes d'une navigation encore élémentaire (nous pensons notamment à la difficulté de maintenir un cap sur des amers lointains) contraignent-elles le Romain à « s'engager pour voir », quitte à négliger un renseignement topographique de grande valeur, mais d'une exploitation malaisée? C'est possible.

Si la manœuvre de César a surpris les Bretons, la riposte ne tarde pas. Lorsque transports et croiseurs jettent l'ancre devant la plage, leur cavalerie et leurs chars de guerre l'occupent déjà.

Dès lors la scène ne diffère pas essentiellement des séquences filmées à l'aube d'Overlord. Comme les navires ne peuvent s'approcher suffisamment du rivage, les légionnaires n'ont pas d'autre ressource que de sauter à l'eau. Malmenés par les vagues, ployant sous le poids de leurs armes, serrés de près par les cavaliers ennemis, qui poussent audacieusement leurs chevaux dans la mer, ils tentent de gagner la terre ferme, sous une pluie de traits.

La situation se présente plutôt mal et le général prend une mesure d'urgence: « Il donna l'ordre que les bâtiments de guerre, plus maniables et propres à troubler les barbares par leur silhouette inhabituelle, s'éloignent quelque peu des transports, à la rame, s'embossent sur le flanc droit de l'ennemi et l'incitent à reculer, grâce à l'action conjuguée des frondes, des arcs et des machines.» (Caes. gal. IV/XXV, Belles-Lettres, 1961).

¹ Sans doute entre Walmer Castle et Deal Castle.

La manœuvre réussit; l'initiative change de camp et l'héroïsme d'un sous-officier, porte-aigle de la 10^e légion, qui entraîne ses camarades à l'assaut, décide de la victoire.

Sans même se référer à la marche à suivre d'une opération combinée, il serait facile de critiquer la tardive mise en place de cette « base de feu » flottante. Critique stérile, car le recours à ce procédé, aujourd'hui banal et routinier, présente ici tous les caractères de la plus attachante originalité.

Les exemples que nous venons de citer prouvent, à notre avis, la relativité de toute affirmation selon laquelle il existerait une science militaire moderne, par opposition à un art militaire antique. Nous ne nions pas l'évolution de la pensée, les progrès (!) de la technique, le bouleversement de l'ordre des grandeurs, mais constatons, malgré les siècles, de troublantes correspondances, une évidente continuité dans la manière de solutionner les multiples problèmes de la bataille. Et en écrivant cette dernière phrase, nous avons l'impression d'enfoncer une porte ouverte.

N'ayant point l'ambition de défendre une théorie pour mieux l'imposer au lecteur, nous nous tiendrons d'ailleurs pour satisfait s'il a pris quelque intérêt à nous lire.

Plt. D. RICKLI

Chronique française

Le mur de la chaleur est-il vaincu?

A quoi en est ce grave problème souvent évoqué durant ces dix dernières années et dont il n'est présentement plus question? Il est vrai que l'on avait alors beaucoup parlé du mur du son, ce phénomène bizarre qui se produit au point où la vitesse d'un engin volant dépasse celle du son. Le problème a été sérieusement étudié et les techniciens sont parvenus à déterminer les renforcements à prévoir dans la construction et les nouvelles formes à respecter pour que les avions résistent à l'ébranlement ainsi occasionné.